

Sermon de Yom Kippour 5778 de Mathias Elasri élève rabbin au Leo Baeck collège de Londres (1^{ère} année)

Depuis très longtemps, on raconte une histoire hassidique du Baal Chem Tov, le « Maître du bon nom ». Le Baal Chem Tov était un grand sage qui vécut dans les Carpates, en Podolie au 18^{ème} siècle.

On raconte donc que quand le grand Baal Chem Tov apprenait qu'un grand malheur était sur le point de se produire, il partait en forêt, dans un endroit bien précis qu'il connaissait, il allumait un grand feu, il chantait des chants, il dansait, il disait une prière de façon bien précise et le danger était écarté.

A la génération suivante, lorsque un disciple du Baal Chem Tov présentait qu'un malheur pouvait se produire, il se rendait dans cette forêt dans cet endroit bien précis qu'il connaissait, il allumait un grand feu, il chantait des chants, il dansait... Il ne se souvenait plus des prières mais le malheur était tout de même évité ...

A la génération suivante, lorsque le disciple du disciple du Baal Chem Tov apprenait qu'un grand malheur allait arriver, il se rendait dans cette forêt, Il ne se souvenait plus des chants, ni des danses, ni des prières mais les malheurs n'arrivaient pas.

A la génération suivante, lorsque le disciple du disciple du disciple du Baal Chem Tov présentait un grand malheur, il ne se souvenait plus de l'endroit, ni de la façon spéciale de faire le feu. Il ne se souvenait plus des danses ni des chants ... Il ne se souvenait plus des prières ... Alors il se mettait en méditation et le danger était écarté.

A la génération suivante, lorsque le disciple du disciple du disciple du disciple du Baal Chem Tov présentait un grand malheur à venir, il ne se souvenait plus de rien. Alors il racontait l'histoire et à nouveau les périls étaient évincés

A la génération suivante, lorsque le disciple du disciple du disciple du disciple du disciple du Baal Chem Tov sentait un danger arriver, il ne se souvenait plus de l'histoire, mais malgré tout il demandait à Dieu sa protection contre l'adversité parce qu'il savait que si quelqu'un la lui racontait, Il la comprendrait encore.

Après lui, son disciple savait bien qu'il était trop tard. Qu'il ne comprendrait plus l'histoire si on la lui racontait. Mais malgré tout il s'adressait à Dieu et lui disait : « Mon Dieu je t'en prie protège nous parce qu'il reviendra un jour un être humain ou plutôt, une époque, où l'on saura où est la forêt, où l'on retrouvera l'endroit, où l'on saura allumer le feu, où l'on se souviendra des chants et des danses et de la prière. ¹

Catherine Chalier, philosophe et professeur émérite de philosophie à l'université Paris Ouest Nanterre, met en rapport ce conte avec une idée de Martin Buber qui dit qu'au contact du Baal Chem Tov et de ses histoires, ceux qui les écoutaient devenaient plus entiers. En eux s'éveillait leur mélodie secrète, leur mélodie à eux, enfouie qu'ils croyaient perdue, et

tandis qu'ils la retrouvaient cette mélodie sans mots, ce nigun qu'ils croyaient perdu, ils s'apercevaient qu'en réalité, il était toujours là et les réclamait et parlait à chacun ², « à l'âme, en secret sa douce langue natale » comme dirait si bien Baudelaire dans *l'Invitation au Voyage*.

Dans la tradition Juive, raconter est un commandement, une mitzva qui nous est rappelé dans la prière shéma Israel *Véshinanetam levanekha védibarta bam béshivtékhá bévéitekha ouvlekhtékha va derekh* « Et tu en parleras à tes enfants, tu en parleras dans ta maison, sur les chemins, à ton coucher à ton lever, ... » ³

Il nous est demandé de raconter l'histoire collective. L'histoire qu'il y a longtemps, très longtemps, le tout premier hébreu dû sortir de chez lui et tout quitter. « Lekh lekha » ⁴, Va vers toi, telle était l'injonction de l'Eternel.

Raconter c'est encore le plus grand des commandements du seder de Pessah, nous racontons à nos enfants qu'il y a longtemps, en terre d'Egypte, nos ancêtres étaient des esclaves, que l'Eternel entendit leurs plaintes et les fit sortir de la maison d'esclavage.

Pendant le seder de Pessah nous n'avons de cesse de dire que « **nous** étions esclaves en terre d'Egypte » ⁵, comme si en racontant **nous** étions tous témoins oculaires de ces évènements. Raconter nous fait ici nouer avec le passé. En nous y plongeant sémantiquement et symboliquement. Nous faisons notre ce passé symbolique.

Mais ces histoires vont encore au delà. Michel Defourny, Maître de conférence à l'Université de Liège dira que pour survivre, « les bébés ont besoin de lait, de caresses et d'histoires » ⁶. De mots comme nourritures psychiques premières, comme le lait maternel.

Racontées à voix haute à tous et dès les premiers instants de la vie, les histoires portent avec elles plus que leur intérêt littéraire. Le souffle du conteur s'infiltré dans les lettres creuses du texte et leur donne corps en les faisant sonner, résonner dans la vie de l'auditeur comme la caisse d'un instrument de musique. Le texte prend alors vie lorsque le conteur lui prête son nefesh (à la fois souffle et âme en hébreux). Il leur prête également le choix des voyelles et donne aux mots leur complétude leur shlemout.

Dans le ventre de la mère, les vibrations se font caresses pour l'enfant à naître. Venu au monde, les tous premiers récits des parents à leurs enfants les plongent dans un bain de culture et de langage.

Lorsqu'on raconte à un bébé, une petite Genèse est à l'œuvre. La lumière et l'obscurité se détachent du Tohu Bohu, les formes se dessinent, les couleurs tranchent peu à peu, des formes s'animent et prennent vie dans un temps autre, un temps en dehors du temps, celui des histoires inventées ou relatées.

Les inflexions de la voix, les ruptures, le rythme du conteur y apportent leur *taam*, à la fois saveur et sens en hébreu, comme si le sens des mots ne devenait entier qu'en s'épanouissant totalement en bouche, puis en voyageant de bouche à oreille. Comme un parfum qui s'épanouit porté par le vent.

Dans la Mishna Yomah ⁷ qui traite des lois de Kippour, Rabbi Akiva nous dit que Dieu est semblable à l'eau d'un mikvéh. Il joue sur les racines communes des mots Mikvéh (bain rituel), KAV (horizon et fil) et Tikvah (espérance). Ainsi à chaque jour de Yom Kippour, nous devons entretenir ce KAV, ce lien entre êtres humains et avec Dieu lui même.

Ainsi chaque année à Kippour, nous accompagnons le prophète Jonas lors de la lecture de la haftarah, le Cohen Gadol lors du récit de la Avodah, ... Nous plongeons ainsi que le dit Rabbi Akiva dans la présence divine comme dans l'eau d'un mikvéh, en symbiose avec Dieu comme le fœtus dans le liquide amniotique, dans le ventre de sa mère, recevant l'infinie caresse des mots et, contenu comme un secret dans le creux des lettres, l'écho de notre nigun intérieur.

Shana Tova

¹ D'après Gershom Sholem, *Les Grands Courants de la Mystique Juive* trad.. Marie Madeleine Davy, Paris, Payot, 1960, P.368 et Léon Ashkénazy pour la fin de l'histoire, *La Parole et l'écrit*, Tome I, Paris, Albin Michel 1999

² D'après *Martin Buber La Légende du Baal Chem* trans. Hans Hildenbrand, Monaco, ed du Rocher, 1984, p.31

³ *Deutéronome* 6 ; 4-9

⁴ *Génèse* 12 ;1

⁵ *Hagaddah de Pessah*

⁶ Michel Defourny, Maître de conférence, Université de Liège. « *Lis avec Moi* » dit bébé, brochure de promotion de la lecture avec le tout petit, publiée par le SDAC (province de Luxembourg-Belgique), ACCES, Paris, Lis avec moi, Lille.

⁷ *Seder Moed*, Chapitre 8 mishna 9